

Jean-Yves GUILLAUMIN
(Université de Franche-Comté
Besançon, France)

Éducation et pédagogie dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville

Abstract: (Education and Pedagogy in Isidore of Seville's *Etymologies*) Isidore of Seville takes an important place in the history of teaching in Western Europe. His *Etymologies* are an encyclopaedic handbook, which was used to a significant extent during medieval times. Their basic idea is that knowing *uerba* allows access to the knowledge of the *res*. Influenced and inspired by great predecessors (Servius, Martianus Capella, Cassiodorus), they bring back ancient data and thoughts, but they also synthesize the different contributions, of a classic and Christian nature; so they give a new working tool and appear as a witness of a new idea of teaching.

Keywords: Isidore of Seville, education, *Etymologies*, encyclopaedism, High Middle Ages

Résumé : Isidore de Séville tient une place importante dans l'histoire de l'enseignement en Europe occidentale. Ses *Étymologies* sont un manuel encyclopédique qui a été largement utilisé par l'époque médiévale. Leur idée fondatrice est que c'est par la connaissance des *uerba* que l'on peut accéder à la connaissance des *res*. Influencées et inspirées par de grands prédécesseurs (Servius, Martianus Capella, Cassiodore...), elles reprennent des données et des conceptions antiques, mais elles synthétisent les différents apports, classique et chrétien ; elles créent donc un nouveau genre d'instrument de travail et témoignent d'une nouvelle idée de l'instruction et de l'éducation.

Isidorus of Sevilla has an important place in the history of teaching in Western Europe. His *Etymologies* are an encyclopedic handbook which was used to a great extent during the Middle Ages. The founding idea is that, by knowing the *uerba*, man is given access to the knowledge of the *res*. Influenced and inspired by great predecessors (Servius, Martianus Capella, Cassiodorus...), the *Etymologies* use data and systems from antiquity, but also synthesize both classical and Christian traditions. Thus it offers a new working tool and stands as a witness of a new idea of teaching.

Mots-clés : Isidore de Séville, éducation, *Étymologies*, encyclopédisme, Haut Moyen Âge

Introduction

La collection savante¹ intitulée *Étymologies* ou *Origines*², élaborée par Isidore de Séville dans la troisième décennie du VII^e siècle et couronnement de son œuvre, est demeurée une référence pour tout le Moyen Âge occidental, transmettant à la postérité la somme du savoir antique³ ainsi qu'une certaine idée de l'éducation et de l'instruction. Le propos de l'auteur est de rendre possible la connaissance des *res* (c'est-à-dire de toutes les réalités compréhensibles du monde) par la connaissance des *uerba* (c'est-à-dire des mots qui les désignent). C'est pourquoi l'ensemble de cet ouvrage qui se présente en vingt livres dans sa forme actuelle⁴ est fondé sur la démarche étymologique, nonobstant le fait que toutes les

¹ Voir E. R. CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin* (traduit de l'allemand par J. Bréjoux), Paris, PUF, 1956, vol. 1, p. 56.

² L'étude fondamentale reste celle de J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, 1959.

³ E. R. CURTIUS, *op. cit.*, vol. 1, p. 62.

⁴ L'édition de référence est encore l'édition Lindsay (voir bibliographie) ; est actuellement en cours une édition livre par livre dans la collection ALMA, aux Belles Lettres, Paris.

étymologies fournies par Isidore sont loin d'être exactes : l'important est qu'elles soient toujours suggestives. La méthode étymologique, clé de la compréhension de la réalité, rend également du sens au monde, bouleversé après l'épisode biblique de la tour de Babel⁵. Elle suppose des fondements d'ordre épistémologique en accord avec une théorie de l'éducation et de l'instruction sur laquelle il n'est pas inutile de s'arrêter. Nous partirons pour cela de l'examen de plusieurs termes-clés définis par Isidore, ce qui permettra de poser ensuite la question de l'identité du savoir, des méthodes de son acquisition et de la perspective dans laquelle Isidore construit son système d'éducation.

Le pédagogue

Une définition du pédagogue est proposée dans le livre X des *Étymologies*, au § 206 : *paedagogus est cui paruuli adsignantur. Graecum nomen est ; et est compositum ab eo quod pueros agat, id est ductet et lasciuientem refrenet aetatem*, « le pédagogue est celui à qui l'on confie les petits enfants. C'est un mot grec ; il est composé d'après le fait qu'il 'conduit les enfants' (*pueros agere*), c'est-à-dire qu'il les guide et qu'il exerce sa maîtrise sur cet âge porté à folâtrer ». Les mots, ici, sont importants. Au delà de la définition étymologique du pédagogue ($\rho\acute{o} = \rho\alpha\grave{\iota} = \textit{pueros agere}$), il faut sentir ici le poids de *ductare*, de *refrenare* et de *lasciuire*. C'est le dernier mot qui rend compte de l'emploi des deux autres. On ne cherchera pas, bien sûr, dans la *lasciua* évoquée par la définition isidorienne les débordements de la débauche et du libertinage, c'est-à-dire la « lasciveté ». Mais il s'agit de cette tendance naturelle chez les petits enfants à s'amuser, à folâtrer, à jouer (ce qui est le premier sens des mots de la famille de *lasciua*). Il n'est pas question pour Isidore d'interdire le jeu aux enfants ; mais il faut *refrenare* cette tendance, c'est-à-dire la maîtriser, on dirait aujourd'hui la « canaliser ». La métaphore est hippique. Comme on « tient » un cheval grâce au *frenum*, on empêche les écarts d'un petit enfant facétieux par une autre sorte de *frenum*, moral celui-là. Le pédagogue est vu comme un dresseur avisé. Il assure d'abord son emprise sur l'esprit de ses élèves, ce qui lui permet de guider (*ductare*) ces enfants dans la bonne voie ; le fréquentatif, *ductare* plutôt que *ducere*, suggère l'application durable et les efforts constants du pédagogue dans sa tâche. On ne peut affirmer qu'Isidore ait sciemment opéré une opposition entre *agat* et *ductet* : mais, ne fût-elle pas absolument volontaire, elle existe bien, et le passage du premier verbe au second conduit vers une conception plus haute de la mission du pédagogue : non seulement « pousser devant soi » (*agere*) un troupeau d'enfants comme le berger pousse les chèvres qui lui sont confiées, mais bien « entraîner derrière lui » (*ducere*, *ductare*), comme un guide qui stimule, ou comme le chef d'une troupe, des esprits sur lesquels il exerce un ascendant. Avec ces considérations, Isidore montre à l'évidence qu'il n'entend point parler du « pédagogue » à l'ancienne, cet esclave dont le rôle était seulement de conduire l'enfant à l'école et de l'en ramener. Il est question ici d'un instituteur individuel, d'un précepteur comme le sera Ponocrates chez Rabelais. Il va sans dire que des qualités morales, non développées par la phrase, sont exigées du pédagogue autant et plus que la possession d'un savoir adéquat à sa

⁵ Voir L. C. G. PINTO, *Do que se confia às letras, a ciência gramatical nas Etimologias de Isidoro de Sevilha*, Dissertação de Mestrado, Universidade Estadual de Campinas, 2008 (<http://www.bibliotecadigital.unicamp.br/document/?view=vtls000435257>).

mission. Si l'on veut pouvoir *ductare* et *refrenare* autrui, il faut d'abord avoir été capable de le faire sur soi-même. Lorsqu'Isidore écrit cette notice, il pourrait avoir à l'esprit le souvenir de son frère Léandre, qui fut pour lui, après qu'il fut devenu orphelin, un *paedagogus* idéal, mais dont la démarche éducative n'était certes pas exclusive d'une certaine sévérité.

L'élève

La notice des *Étymologies* sur le mot *alumnus* délivre le même genre de considérations, mais d'une manière plus positive encore. Ici, il n'y a plus de termes restrictifs comme *refrenare*. Toute l'expression tourne autour de l'idée de « nourrir », « grandir », « faire grandir », qui est exactement le sens du radical *al-*, *ul-*, *ol-*, présent dans de si nombreux éléments lexicaux du latin. On lit en effet, toujours dans le livre X des *Étymologies*, au § 3 : *alumnus ab alendo uocatus, licet et qui alit et qui alitur alumnus dici potest, id est et qui nutrit et qui nutritur ; sed melius tamen qui nutritur*, « le mot *alumnus* ('l'élève') vient de *alere* ('nourrir, faire grandir'), bien que l'on puisse appeler *alumnus* aussi bien celui qui *alit* que celui qui *alitur*, c'est-à-dire aussi bien celui qui nourrit que celui qui est nourri ; mais le mot, cependant, convient mieux à celui qui est nourri ». De fait, *alumnus* est posé comme l'équivalent du grec ὄ μ par Servius⁶ ; c'est bien un « nourrisson » qui est désigné par cet ancien participe médio-passif substantivé dans la composition duquel on reconnaît la finale -μ des participes grecs⁷. Il est vrai aussi qu'à basse époque *alumnus* peut également avoir le sens de « nourricier »⁸. Mais Isidore sait qu'il ne s'agit là que d'une attestation en latin tardif et ramène principalement *alumnus* à la désignation d'un « nourrisson », « celui qu'on nourrit », *qui alitur*. L'étymologie, d'ailleurs, est parfaitement perceptible par n'importe quel locuteur latin, à cause de l'identité évidente du radical dans *alumnus* et dans *alere*. Le sens figuré d'« élève » est ancien en latin, dès Cicéron⁹. Il est tellement connu qu'Isidore n'éprouve même pas le besoin, ici, de l'écrire explicitement. La relation entre l'*alumnus* et son *magister* est plus riche d'implications que la relation entre le *paedagogus* et les *paruuli*. Dans cette dernière, il y avait l'évocation d'un rapport moral, fait à la fois d'affection et d'autorité éventuellement sévère. Cela n'est pas contredit par la définition de l'*alumnus*, mais ce dernier mot relève davantage de l'affectivité parce qu'il suggère, en son premier sens, le rapport physique entre la mère qui allaite et l'enfant qui est allaité. Là encore, on peut penser à l'expérience qui a été celle d'Isidore recevant comme d'un véritable père l'éducation dispensée par son frère aîné Léandre.

L'éducation et l'instruction

Ainsi se trouvent posés les différents rôles dans le processus de l'éducation, entre celui qui éduque et celui qui est éduqué. On peut préciser que le mot d'éducation lui-même n'apparaît guère dans les *Étymologies*. On ne trouve dans l'encyclopédie isidorienne qu'une seule occurrence du terme *educatio* : la *liberorum educatio* est donnée comme relevant du droit naturel en 5, 4, 1. Mais c'est le droit pour le père d'éduquer ses enfants, non pas le droit

⁶ Servius *ad Aen.* 11, 33 : *alumnus est qui Graece ὄ μ dicitur*.

⁷ Voir là-dessus A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine, s. u. alo*, et P. MONTEIL, *Éléments de phonétique et de morphologie du latin*, Paris, 1970, p. 154, p. 277 et p. 340 n. 1.

⁸ Cf. Nonius Marcellus, p. 242 l. 32 Lindsay.

⁹ *De finibus* 4, 72.

des enfants à l'éducation. Elle fait partie, dans ce chapitre des *Étymologies*, d'une liste d'objets du droit naturel dont on ne peut déterminer si elle est propre à Isidore ou si elle reproduit une liste qui aurait existé dans la littérature juridique postclassique¹⁰. Quant à *instructio*, le mot n'est employé qu'une fois dans les *Étymologies* avec un sens qui puisse nous intéresser ici, à propos de l'*instructio fidei* : *competens uocatus, quia post instructionem fidei competit gratiam Christi ; inde et a petendo competentes uocati*, « est appelé 'aspirant' celui qui, après avoir été instruit de la foi, aspire à la grâce du Christ ; ainsi donc, c'est de *petere* ('rechercher') que les aspirants (*competentes*) tirent leur nom »¹¹. Le seul autre emploi du mot *instructio* apparaît, significativement, dans un contexte architectural, où il est posé comme synonyme de *constructio* : *constructio autem uel instructio uocata eo quod instringat et cohaerere faciat*¹². Il est vrai que cette phrase pourrait tout aussi bien s'appliquer en général à la construction d'une personnalité humaine et que, si l'on considère la notice précitée (7, 14, 8), elle s'adapte commodément à l'instruction dans le domaine spécifique de la foi chrétienne.

Apprendre et savoir

Quels sont donc, sur ces bases, les buts poursuivis par l'éducation isidorienne ? On peut, une dernière fois, solliciter un passage précis des *Étymologies*. On lit dès la deuxième phrase de l'encyclopédie : *scire dictum a discere, quia nemo nostrum scit, nisi qui discit*, « *scire* vient de *discere*, parce que personne d'entre nous ne sait (*scit*), si ce n'est celui qui apprend (*discit*) »¹³. Si la « science » est une science, c'est parce qu'elle est une discipline, dit le début de la phrase (*disciplina a discendo nomen accepit ; unde et scientia dici potest*, « la *disciplina* tire son nom de *discere*; c'est pourquoi on peut l'appeler aussi *scientia* »); cela, parce que *scire* vient de *discere*. Nul besoin de dire que cette « étymologie » est fautive. Elle n'en est que plus instructive. Il faut « apprendre » pour « savoir ». On retrouve ici en filigrane les couples « pédagogue/enfant » et « maître/élève » qui ont été évoqués précédemment. Qu'il soit nécessaire d'apprendre pour savoir, cela pourrait passer pour un truisme. Mais il est intéressant de noter la manière dont, sous la banalité de l'expression et seulement dans une perspective étymologisante — du moins est-ce l'impression que l'on a au premier regard —, Isidore se situe ici entre la conception platonicienne et la conception chrétienne. Dans la conception platonicienne en effet, tout savoir ($\mu\mu$) est une réminiscence ($\acute{\alpha}\mu$) et l'âme redécouvre, par son effort, des choses qu'elle savait avant d'être précipitée dans le corps-prison dont il lui importe de se libérer. Dans la perspective chrétienne, la connaissance des choses est donnée par Dieu. Sans nier l'origine divine de la connaissance, Isidore ne rejette pas non plus la nécessité d'une implication de la volonté humaine dans la recherche du savoir.

La lecture, voie privilégiée vers le savoir

Le système isidorien conserve, issue de la tradition antique, l'idée de la prédominance de la lecture dans l'éducation, c'est-à-dire de l'importance fondamentale au(x) texte(s) écrit(s). Il y a seulement deux *lege*, « lis », dans les *Étymologies*. En 1, 16, 2, Isidore

¹⁰ Voir Isidoro de Sevilla, *Etimologías. Libro V*, éd. V. Yarza Urquiola et F.-J. Andrés Santos, Paris, Les Belles Lettres, coll. ALMA, 2013, p. 185 n. 2.

¹¹ *Étymologies* 7, 14, 8 (c'est la fin du livre).

¹² *Étymologies* 19, 10, 1. Le livre XIX a pour objet les navires, les édifices et les vêtements.

¹³ *Étymologies* 1, 1, 1.

écrit *lege Donatum* ; en 7, 7, 5, *lege Scripturas*. Le rapprochement des deux formules est éloquent. Ces deux impératifs identiques et isolés renvoient, de façon concise, résumée et suggestive, aux deux piliers de l'instruction et de l'éducation isidorienne : la grammaire traditionnelle et les écrits judéo-chrétiens. Dans les *Sententiae*, Isidore se fait le défenseur de la grammaire : *meliore esse grammaticos quam haereticos (...)* ; *grammaticorum doctrina potest etiam proficere ad uitam, dum fuerit in meliores usus accepta*, « les grammairiens valent mieux que les hérétiques (...) ; la science des grammairiens peut aussi être utile dans la vie, pourvu qu'on la fasse servir à un meilleur usage »¹⁴. Ce « meilleur usage » consiste à faire de la grammaire un outil pour la compréhension des *res* par la domination des structures linguistiques. La grammaire sera dès lors le fondement d'un système d'éducation et d'instruction dont le but ultime sera, par l'intelligence des Écritures, l'épanouissement complet de l'esprit du chrétien, qui lui permettra de dominer véritablement les réalités du monde. Cela suppose un travail assidu de lecture raisonnée (*lege*) ; la lecture se voit ainsi dotée de la dignité d'une démarche répétitive, longue, parfois fastidieuse, mais indispensable à la construction d'un savoir.

Objets du savoir : sciences théoriques et savoirs pratiques

Le savoir à la poursuite duquel s'élançait Isidore guidant son lecteur est encore en partie un savoir défini par des doctrines antiques. L'œuvre étymologique d'Isidore se place dans le prolongement de celle de Cassiodore. Les sept sciences des *Institutiones profanes* de Cassiodore sont encore présentes dans les *Étymologies*. Il s'agit des trois *artes* littéraires, grammaire, dialectique et rhétorique, et des quatre *disciplinae* scientifiques, arithmétique, musique, géométrie et astronomie : une division qui a ensuite traversé les siècles et qui a fondé la distinction entre enseignement « scientifique » et enseignement « littéraire », avec les sections spécialisées qui leur correspondent encore actuellement dans les lycées de nombreux pays. Mais on observe que les sept sciences n'occupent, dans les *Étymologies*, que les trois premiers livres sur les vingt que comprend l'encyclopédie isidorienne. Ce qui reste du matériel cassiodorien, chez Isidore, ce sont les fondements (surtout des définitions fondamentales, sommairement exprimées ; il est vrai qu'elles n'étaient pas beaucoup plus développées chez Cassiodore). Le fait même que les sept sciences soient « écrasées » en trois livres montre la différence entre les deux auteurs. Cassiodore avait réduit l'enseignement intellectuel profane aux sept sciences. C'est-à-dire que, *uolens nolens*, il était encore tributaire de l'origine néoplatonienne de cette conception des savoirs, sur une base grecque enrichie par la tradition latine. La doctrine des trois *artes*, en effet, et leur exposition, utilise beaucoup les acquis grammaticaux et rhétoriques de la tradition romaine ; la doctrine des quatre sciences mathématiques, pour sa part, est anciennement attestée chez les penseurs grecs, et elle n'a rien de romain dans ses origines. Les quatre sciences mathématiques sont, depuis Platon¹⁵, le seul moyen de purification de l'œil de l'âme ; cette purification est un moyen indispensable ainsi qu'une étape dans le processus de remontée (*regressus*) de l'âme, tombée dans le monde matériel et enfouie dans un corps, mais qui aspire à retrouver le monde divin dont elle est issue. Cassiodore, donc, est peu ou prou sous l'influence de cette

¹⁴ *Sententiae* 3, 13, PL 83, col. 688.

¹⁵ Platon, *République* 527 d-e.

doctrine, que Martianus Capella, un siècle avant lui, avait illustrée dans une œuvre étrange mais d'esprit nettement néoplatonicien et païen, les *Noces de Philologie et de Mercure*, qui exposait successivement, dans sept de ses neuf livres, les connaissances de base intéressant les sept sciences. Il n'y a plus rien de tel chez Isidore, qui fait suivre les trois livres concernant les sept sciences par dix-sept autres qui n'ont rien à voir avec elles. C'est dire que la partie quantitativement la plus importante des *Étymologies*¹⁶ traite de choses bien différentes du trivium et du quadrivium : la médecine, le droit, le calcul du temps, les Écritures chrétiennes, l'homme et l'animal, les métaux et les pierres, etc. : on ne se cantonne plus à un système de connaissances purement intellectuelles et abstraites ; on leur ajoute des données directement utiles à la vie de tous les jours, aux questions administratives, et même à la vie chrétienne. En d'autres termes, le projet isidorien est différent de celui de Cassiodore : c'est parce que le public visé — qui est le public des clercs — est différent de celui de Cassiodore et de ceux qui l'avaient précédé ; c'est aussi parce qu'il y a eu un changement dans les perspectives à propos de l'éducation et des finalités du savoir.

Objets du savoir : l'homme et la nature

Il est très instructif de considérer, en effet, la part respective qui est donnée dans les *Étymologies* à ce que l'on pourrait appeler les connaissances abstraites d'une part, et les connaissances portant sur le monde, la nature, l'homme d'autre part. Seuls les trois premiers livres sont encore dans le prolongement de la doctrine platonicienne et néoplatonicienne telle qu'elle avait été exposée par Martianus Capella et par Cassiodore : trois *artes* « littéraires » (apport plutôt romain) conduisant aux quatre *disciplinae* « scientifiques » (fondées sur les très anciennes acquisitions grecques). Tous les autres ont des sujets très différents. On peut dire qu'ils sont centrés sur l'homme (le microcosme) et sur la nature (le macrocosme). L'encyclopédie isidorienne cherche à donner à l'homme la domination sur le monde par la connaissance de tous les éléments constitutifs du monde dans lequel vit l'homme ; cette connaissance des *res*, on le sait et c'est la démarche fondamentale des *Étymologies*, procède de la connaissance des *uerba*, car *dum uideris unde ortum est nomen, citius uim eius intellegis ; omnis enim rei inspectio etymologia cognita planior est*¹⁷. Si l'on remplace les termes de « monde » ou de « nature » par celui de « création », on voit que cette encyclopédie du monde — cette « encyclopédie universelle » — est conçue comme une encyclopédie de la création. Isidore se fait l'auxiliaire du Créateur de Gn 2, 19-20. Dès lors, on ne s'étonne plus que les emprunts à Pline (ou à des fiches réalisées d'après les notices de Pline) soient si nombreux dans les *Étymologies*, et l'on ne peut plus trouver étrange le spectacle offert par un naturaliste romain enrôlé dans une entreprise chrétienne de connaissance totale de la nature.

L'ordre des livres, quant à lui, n'est pas indifférent. Il y a dans les *Étymologies*, après les trois premiers livres sur les sept sciences, tout un ensemble de livres qui traitent des connaissances humaines en tous les domaines (médecine, droit, calendrier, Écritures, langue...), et ensuite apparaît le livre XI, explicitement dédié à un exposé sur l'homme lui-même. Puis, par une sorte de *decrecendo*, on trouve les livres sur les animaux, sur les

¹⁶ E. R. CURTIUS, *op. cit.*, vol. 1, p. 92-93, donne une idée du poids relatif des différents livres.

¹⁷ *Étymologies* 1, 29, 2.

minéraux et les métaux, sur la terre, sur les cités, etc., c'est-à-dire tout ce qui constitue l'environnement de l'homme. Cela n'est pas dû au hasard. L'homme est, en importance, premier par rapport au monde, qui est second. Le système chrétien d'instruction conçu par Isidore fait passer la connaissance de l'homme avant la connaissance du monde.

Cette hiérarchisation n'implique aucun mépris à l'égard de la connaissance du monde, bien au contraire. L'homme, d'après l'enseignement de l'Écriture, a reçu de son Créateur la mission de dominer le monde, de le connaître, de l'organiser. Cela suppose une activité qui s'exerce, grâce à des techniques et à des outils que l'homme est capable de concevoir, de fabriquer et d'améliorer, sur toutes les choses qui l'entourent. Dès lors, la mécanique, parent pauvre dans le groupe des sciences selon le platonisme et le néoplatonisme, est réhabilitée et retrouve l'importance que lui avaient donnée un Archimède et un Vitruve. Ceci n'est pas explicitement exprimé dans les *Étymologies* ; mais, dans les *Différences*, Isidore accorde une place à la mécanique, de même qu'à la médecine, dans une liste des sept sciences qui se distingue de celle de Martianus Capella et de Cassiodore¹⁸. L'encyclopédisme classique cède la place, chez l'évêque d'Hispalis, à un encyclopédisme chrétien. La science ne relève plus uniquement de la contemplation intellectuelle, mais de l'action. C'est déjà une caractéristique de la mentalité moderne, surtout sensible à partir du XVI^e siècle, que l'on repère ici chez Isidore. C'est aussi une caractéristique de la mentalité chrétienne qui considère la science comme une chose bonne et voit dans sa pratique non seulement une démarche permise à l'être humain, mais même une sorte d'obligation imposée par Dieu.

Rôle intellectuel et moral du savoir : un remède contre l'erreur

Ignorantia mater cunctorum errorum, « l'ignorance est la mère de toutes les erreurs », énonçait le quatrième concile de Tolède, réuni en 633 sous la présidence d'Isidore de Séville auquel la formule ne peut donc être étrangère¹⁹. En réalité, la phrase complète concernait les clercs, qui ne doivent pas être ignorants des textes sacrés : *ignorantia mater cunctorum errorum maxime in sacerdotibus Dei uitanda est qui docendi officium in populis susceperunt*, « l'ignorance, mère de toutes les erreurs, doit être évitée surtout quand il s'agit des prêtres de Dieu, qui sont chargés de la mission d'enseigner leur peuple ». Les erreurs en question peuvent s'entendre du point de vue théologique : on y verra alors les erreurs des hérésies. Mais rien n'empêche d'interroger la formule en privilégiant les quatre mots les plus frappants que nous avons isolés, puisque *maxime* insiste sur un cas particulièrement grave sans exclure tous les autres. Elle rappelle alors une formulation comparable que l'on trouve dans le livre que les *Étymologies* consacrent au quadrivium, au moment où Isidore parle de l'importance de bien maîtriser le comput : *adime saeculo conputum, et cuncta ignorantia caeca complectitur, nec differri potest a ceteris animalibus, qui calculi nesciunt rationem*, « enlève au siècle le calcul, et tout s'enveloppe dans les ténèbres de l'ignorance ; aucune différence d'avec les animaux chez ceux qui ignorent la science du calcul »²⁰. Du reste, les premiers concernés par le comput sont bien les clercs. Si l'ignorance est un fléau encore plus

¹⁸ *Différences* 2, 39, 150. Voir J.-Y. GUILLAUMIN, « Sur une liste de sept composantes de la physique ou de la philosophie dans le corpus isidorien », *Voces* 16 (2005), p. 97-109.

¹⁹ Quatrième concile de Tolède, canon 25, *PL* 130, col. 471.

²⁰ *Étymologies* 3, 4, 4.

vrai et plus dommageable (*maxime*) dans le cas des clercs (*sacerdotes Dei*), dont la mission est d'instruire les fidèles, la généralisation de la formule montre que dans tous les cas, Isidore pourfend l'ignorance. Il ne pense pas différemment selon qu'il s'agit de l'instruction chrétienne ou de l'instruction grammaticale et scientifique. Il existe un adversaire commun, les *errores* ou de façon générale l'*error* ; sa cause est l'ignorance ; il faut supprimer cette cause par le savoir. Cette doctrine s'applique aussi bien au domaine intellectuel de la connaissance profane qu'au domaine moral ou au domaine religieux.

Un savoir au service d'une meilleure connaissance des Écritures

Une chose, cependant, doit être soulignée. On rencontre dans les *Étymologies* des notices qui ne paraissent répondre qu'à une volonté d'érudition ponctuelle et pour tout dire sans grand intérêt en soi. Tel est le cas, si l'on se contente d'un seul exemple, des trois définitions successives des trois plats nommés *discus*, *messorium* et *parapsis*²¹. Et pourtant l'examen précis de ce passage montre que ces notices ramènent au souvenir de passages scripturaires bien définis, la décapitation de Jean-Baptiste et la Cène²².

Le texte est le suivant : *discus antea scus ab specie scuti ; unde et scutella. Postea discus uocatus quod det escas, id est adponat ; a quo et discumbentes dicti ; siue à ò ù ĩ , id est quod iaciant. Messorium uocatum a mensa per deriuationem, quasi mensorium. Parapsis quadriangulum et quadrilaterum uas, id est paribus absidis*, « le *discus* ('plateau') s'appelait auparavant *scus*, d'après la forme du bouclier (*scutum*) ; d'où vient aussi *scutella*. Ensuite, on l'a appelé *discus* parce qu'il présente les nourritures (*dat escas*), c'est-à-dire les propose, et c'est de son nom que viennent aussi les *discumbentes* ('ceux qui sont couchés pour le repas') ; ou bien *discus* tire son nom du verbe *diskein* ('lancer'), c'est à-dire du fait qu'on le lance. *Messorium* ('plat') vient de *mensa* ('table') par dérivation : c'est comme *mensorium*. *Parapsis* désigne un plat quadrangulaire et quadrilatère, c'est-à-dire à absides égales (*paribus absidis*) ».

Le mot *messorium* (avec la graphie *mensorium*) est celui qui est utilisé par Cassiodore²³ pour désigner le plat sur lequel est présentée la tête de Jean-Baptiste, alors que dans la Vulgate, il y a *in disco*²⁴. C'est apparemment, avec la présente phrase d'Isidore, sa seule attestation dans la latinité. Isidore, sans doute, entend ici expliquer un mot rare utilisé par Cassiodore. Mais on comprend alors la raison d'être de l'enchaînement des deux notices sur *discus* et sur *messorium* : le *discus* qui porte la tête de Jean dans la Vulgate est un *messorium* (*mensorium*) chez Cassiodore. Cette analyse est confortée par la réaction spontanée de Raban Maur, qui, tout en copiant le texte d'Isidore, ajoute ici, après *paribus absidis*, les considérations suivantes : *de disco et parapside in Euangelio legitur, hoc est in decollatione sancti Iohannis disci commemoratio fit, et in Passione Saluatoris de parapside legitur, in quibus ammonemur ut libidinem et crudelitatem fugiamus, et fraudem uel perditionem facere omnino caueamur omnes qui luxuriam heredis et auaritiam Iudae*

²¹ *Étymologies* 20, 3, 9-10.

²² Voir notre édition du livre XX, et les notes *ad loc.* (Isidore de Séville, *Étymologies*, livre XX, éd. J.-Y. Guillaumin, Paris, Les Belles Lettres, coll. ALMA, 2010).

²³ *Histoire tripartite* 10, 15, 5.

²⁴ Voir Mt 14, 11 et Mc 6, 25, puis 27 et 28.

detestamur, « du *discus* et de la *parapsis* il est question dans l'Évangile, c'est-à-dire que dans la décollation de saint Jean il est fait mention d'un *discus*, et dans la Passion du Sauveur il est question de *parapsis*, ce qui nous avertit de fuir la débauche et la cruauté, et de prendre garde à ne commettre jamais ni mensonge ni trahison, nous tous qui détestons la luxure de l'héritière et la cupidité de Judas »²⁵. *Parapsis* est le mot employé dans la Vulgate²⁶ pour désigner le plat vers lequel Judas tend la main en même temps que Jésus. Du reste, les occurrences de *parapsis* sont fréquentes chez les Pères, qui commentent souvent ces passages. C'est pourquoi une notice sur *parapsis* vient immédiatement, et en solidarité avec elles, après les deux notices traitant de *discus* et de *messorium/mensorium* dans le texte d'Isidore.

Cela signifie clairement que chez Isidore, toutes les notices étymologiques et érudites sont ordonnées à un but bien précis et bien défini même s'il n'est pas toujours immédiatement apparent. La question n'est plus de donner au lecteur une connaissance exacte de ce que sont, dans leurs différenciations de détail, le *discus*, le *messorium* et la *parapsis*. Loin de là : il s'agit exactement de conforter la connaissance et de suggérer la réflexion et la méditation sur des textes fondamentaux du corpus chrétien, que les clercs dont Isidore assure la formation doivent posséder parfaitement, et non seulement d'une manière intellectuelle et érudite. De façon plus générale, il est dès lors frappant de voir Isidore procéder en certaines occasions à une récupération systématique, dans une perspective chrétienne, du corpus de données fourni par Pline l'Ancien²⁷.

Conclusion

Les relations du christianisme débutant avec la pensée antique avaient d'abord été placées sous le signe de la méfiance et du rejet. Pour Tertullien, « les philosophes sont les patriarches de l'hérésie »²⁸. Mais le néoplatonisme des Pères a fait évoluer cette perception. On a fini par s'apercevoir qu'un auteur comme Porphyre n'était pas le diable, mais offrait des possibilités intéressantes d'accès pédagogique aux démarches logiques de la pensée. Après une phase d'opposition des deux cultures vint le moment de leur conciliation consciente et déterminée. Chez Isidore, le rapport avec les textes anciens est essentiel puisqu'il leur a tout emprunté. À l'égard des philosophes, il marque quelquefois, certes, une distance héritée de certaines de ses sources comme Tertullien ou Grégoire le Grand. Mais d'un autre côté, ses définitions de la sagesse montrent un fond cicéronien²⁹. Même si Isidore ne manifeste jamais de volonté de synthèse en face des données intellectuelles de l'Antiquité, car cela est tout à fait étranger à son système de composition qui le porte à créer une rhapsodie de « fiches » à partir des textes anciens ou de compilations auxquelles il a eu accès, ce qui peut donner une certaine impression d'éclatement, la lecture de son encyclopédie montre qu'à tout le moins il ne rejette pas les acquis de ses lointains

²⁵ *De rerum naturis* 22, 3, PL 111, col. 289 B.

²⁶ Mt 26, 23 : *qui intingit mecum manum in parapside, hic me tradet*, « celui qui plonge avec moi la main dans le plat, c'est celui-là qui me trahira ».

²⁷ Ce sont des réflexions que nous avons développées dans un article précédent : J.-Y. GUILLAUMIN, « Pline l'Ancien dans le livre XX des *Étymologies* d'Isidore de Séville », *Archives internationales d'Histoire des Sciences* 61 (n° 166-167), juin-décembre 2011, p. 15-25.

²⁸ *Contre Hermogène* 8, 3.

²⁹ J. FONTAINE, *Isidore de Séville...*, op. cit., p. 597.

prédécesseurs païens. Les *Étymologies* font même apparaître chez leur auteur la volonté indiscutable d'effectuer une véritable conciliation (la réconciliation a déjà été faite depuis Ambroise et Augustin) entre la culture antique, spécialement la doctrine ancienne de l'éducation, et la nouvelle culture chrétienne qui irrigue désormais ce qui fut le monde romain. Il s'agit d'une entreprise de synthèse féconde entre la foi nouvelle et les savoirs anciens, même ceux de la philosophie, qui ne sont pas séparables des pratiques de l'éducation. En définitive, on peut classer Isidore parmi les penseurs qui ont ouvert la voie à une pratique éducative nouvelle, qui sera celle de la chrétienté, et qui souhaitera se fonder sur les deux piliers de la raison antique et de la foi nouvelle, c'est-à-dire de l'intelligence ouvrant la voie à la révélation.

Bibliographie succincte:

Éditions et traductions des *Étymologies* :

- l'ensemble des vingt livres:

BARNEY, S. A., LEWIS, W. J., BEACH, J. A., BERGHOF, O., *The Etymologies of Isidore of Seville translated, with Introduction and Notes, by...*, Cambridge University Press, 2006.

LINDSAY, W. M., *Isidori Hispalensis Episcopi Etymologiarum sive Originum libri XX*, Oxford, Clarendon Press, 1911.

OROZ RETA, J. Y., et MARCOS CASQUERO, M. A., *San Isidoro de Sevilla, Etimologías*, Madrid, 2 vol., 1982 et 1983.

VALASTRO CANALE, A., *Etimologie, o Origini di Isidoro di Siviglia*, a cura di A. V. C., Turin, 2004.

- livre par livre:

dans la collection ALMA, Paris, les Belles Lettres (en cours).

Études et instruments de travail :

CURTIVS, E. R., *La littérature européenne et le Moyen Âge latin* (traduit de l'allemand par J. Bréjoux), Paris, PUF, 1956.

ERNOU, A., et MEILLET, A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris (nombreuses réimpressions).

FONTAINE, J., *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, 1959.

GUILLAUMIN, J.-Y., « Sur une liste de sept composantes de la physique ou de la philosophie dans le corpus isidorien », *Voces* 16 (2005), p. 97-109.

GUILLAUMIN, J.-Y., « Pline l'Ancien dans le livre XX des *Étymologies* d'Isidore de Séville », *Archives internationales d'Histoire des Sciences* 61 (n° 166-167), 2011, p. 15-25.

MONTEIL, P., *Éléments de phonétique et de morphologie du latin*, Paris, 1970.

PINTO, L. C. G., *Do que se confia às letras, a ciência gramatical nas Etimologias de Isidoro de Sevilha*, Dissertação de Mestrado, Universidade Estadual de Campinas, 2008 (<http://www.bibliotecadigital.unicamp.br/document/?view=vtls000435257>).

RICHÉ, P., *Éducation et culture dans l'Occident barbare*, Paris, 1972³.

RICHÉ, P., et VERGER, J., *Des nains sur des épaules de géants. Maîtres et élèves au Moyen Âge*, Paris, Tallandier, 2006.